

Je ~~ne~~ suis ~~pas~~ à vendre

## Du même auteur

*Innocente*

Éditions de l'Olivier, 2000

Points n° 1196

*Comment mon mari et moi  
avons failli sauver notre mariage*

Éditions de l'Olivier, 2001

*L'Année du réel*

Éditions de l'Olivier, 2004

*Le Gynécologue amoureux*

Éditions de l'Olivier, 2005

DOMINIQUE SOUTON

Je ne suis pas  
à vendre

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.87929.702.6

© Éditions de l'Olivier, 2010.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

Plein de petites bêtes noires et luisantes se noient sous mes yeux, sans que je fasse rien pour les sauver. Et même je les plonge sous la surface liquide avec le dos lourd et massif de ma cuillère à soupe. Plus une seule bientôt pour venir respirer à la surface. Je porte à la bouche une cuillerée toute gonflée de lait et j'avale direct la masse grouillante et détremnée. Delphine aime bien jouer à Koh-Lanta avec son riz soufflé au chocolat. Une émission de télé-réalité où les participants sont obligés d'ingurgiter devant les caméras des insectes vivants et même de les mâcher pour montrer leur détermination. Un souffle sonore me parvient de la chambre à côté où repose encore un corps mâle entortillé dans les draps froissés de la nuit. Je blague, je suis seule. Attention, ce n'est pas toujours le cas. Une semaine sur deux je partage mon riz soufflé goût chocolat avec ma fille. Je partage aussi ma fille. Avec son père qui habite Disneyland Paris où il exerce le métier de médecin urgentiste. Pour l'heure, Delphine est en vacances chez ma mère, à Miami, en Floride. C'est elle qui a demandé à y aller, je ne l'aurais pas forcée, j'ai préféré ne pas l'accompagner, il est vrai que ma mère ne m'a pas invitée. Je me prépare à me rendre au travail, un centre culturel, je fais là office d'attachée de presse ou de relations publiques, comme on voudra. Accueillir des gens nouveaux et intéressants dans un endroit sympa, il y a pire comme job, j'entends souvent. Ce

n'est pas faux : quand j'aurai papoté avec mes collègues et mis un peu d'ordre sur mon écran, je pourrai déjà rejoindre ma sœur Julia pour déjeuner. J'entretiens avec elle des relations conflictuelles comme avec à peu près toutes les femmes de ma famille, ma fille aussi depuis qu'elle s'est mise à ressembler à ma mère voilà quelques mois, vers l'âge de quatorze ans. Et à se comporter comme quelqu'un à qui tout est dû. Ne vous y fiez pas, j'ai eu droit à une prise en charge thérapeutique. J'ai vu quelqu'un pendant un certain temps, quand on dit quelqu'un, c'est un psy, bien sûr, et puis, sans savoir pourquoi je n'y suis plus allée. Il y a toujours un moment où on se dit que ça ne sert à rien et qu'on va pouvoir se débrouiller autrement. Sans eux du moins. Ah, j'ai arrêté de fumer hier et j'ai rendez-vous ce soir avec un tabacologue. C'est quoi déjà la phrase ? Si un fumeur fume dans l'heure qui suit son réveil et qu'il fume plus de dix cigarettes par jour, il est dépendant. Je suis bien dans ce cas-là, et j'explose le compteur, croyez-moi, s'il est fixé à dix. La cigarette est un symptôme, elle exprime mon identité au visage de mes interlocuteurs. Je fume, donc je suis. Mélanie. Mélanie Coste. Enfin j'étais. Mon père a arrêté au même âge, quarante-trois ou quarante-quatre ans, disons, de façon plus virile, peut-être. Un jour où, au volant de sa voiture, il était pris d'une nouvelle quinte de toux, il a descendu la vitre, puis il a attrapé le paquet qui traînait sur le siège recouvert de tissu synthétique à côté de lui, un joli paquet rouge sous cellophane vernie, et il l'a jeté sur la voie publique. Basta ! Fini ! Il a quitté ma mère dans la foulée. Sauf qu'en la quittant, il nous abandonnait ma sœur et moi à son asphyxiante absence d'instinct maternel.

Il est dix heures, une heure raisonnable pour gagner son bureau dans un boulot comme le mien, je sors du métro et franchis l'esplanade de béton exposée à tous les vents, face à moi, un immense Meccano monté sur une motte de pelouse verte. Musée, salles de conférences et de spectacles, médiathèque spécialisée, la mission du Centre culturel contemporain est de rendre accessible le monde d'aujourd'hui et de proposer au visiteur des chemins et des repères dans un monde qui évolue en permanence... J'ai appris le laïus par cœur, c'est plus simple, je ne perds pas de temps à chercher mes mots et à bafouiller devant mes interlocuteurs. Le bâtiment se présente sous la forme de deux parallélogrammes : l'un horizontal pour les manifestations ouvertes au public, l'autre vertical pour les bureaux. Deux grands parallélogrammes dont les arêtes d'aluminium ont été peintes en rouge, jaune et bleu, par un architecte d'humeur ludique qui avait envie de jouer avec les couleurs primaires et un vocabulaire plastique de grande section maternelle. À l'intérieur, les meubles, quelques bancs rouges, jaunes et bleus ont été poussés contre les murs et le bâtiment reste aussi vide qu'un hall de gare. Pourquoi s'en faire, moi aussi, si j'avais été architecte, j'aurais été minimaliste. « Ici on gagne à ne pas fumer », est-il écrit dans un cercle rouge barré d'un trait en diagonale sur un pilier de béton. Précision inutile : le béton n'est-il pas le pilier de la décoration intérieure contemporaine ?, je blague, il va falloir vous y faire, je blague souvent. Il y a bien sûr longtemps qu'il est interdit de fumer dans les bâtiments publics et que cela n'est donc plus signalé, mais le nôtre garde

les vestiges d'une politique passée et seulement dissuasive, comme une architecture stalinienne porte les stigmates d'un régime ancien depuis longtemps soldé. Les espaces du Centre sont occupés actuellement par des expositions temporaires dédiées à l'alimentation et au climat. Une exposition comme celle de l'alimentation offre un parcours qui va d'un tableau de la Cène à un documentaire sur la faim dans le monde en passant par une machine à produire des excréments d'un plasticien belge. L'avantage de la machine à merde, c'est sa polyvalence, on aurait tout aussi bien pu l'exposer dans l'espace consacré au climat et au réchauffement de la planète, parce que personne ne pourra dire le contraire : là aussi, c'est la merde ! Impossible de les visiter, ce serait trop long, à moins que ce ne soit l'occasion pour moi de tomber sur le commissaire Brizé. Notez bien, je dois mettre la main sur Brizé ce matin même.

– Tu n'aurais pas vu le commissaire Brizé ? je demande à la jeune fille à l'accueil, un simple comptoir posé face à l'entrée.

Non, Brizé ne travaille pas à la PJ, Brizé est l'auteur d'une exposition qui ouvre ses portes ici, à la fin de la semaine. La fille, sans doute une recrue dans le cadre d'un emploi jeune, fait signe que non de la tête, peut-être ne sait-elle même pas de qui je veux parler. Ici tout le monde se tutoie, mais d'un service à l'autre personne ne se connaît. Les temporaires ne connaissent pas les titulaires, ni les jeunes, les vieux. L'exposition sur la sexualité, je ne l'ai pas vue, le commissaire Brizé l'inaugure à la fin de la semaine. Je dois d'ailleurs balancer au courrier les invitations pour l'inauguration aujourd'hui

même et à qui de droit. Qui de droit, c'est un ministre, ou son remplaçant, quelques élus et leurs conjoints. Brizé devait m'en faire faire une visite préalable il y a deux ou trois jours déjà, or elle ne m'a pas fait signe. Aucune réponse à mes messages quotidiens. D'autant plus étrange qu'elle tient beaucoup à son *travail*, si, c'est le terme pour parler d'une œuvre intellectuelle ou artistique, or pour Brizé rassembler de façon subjective quelques pièces et fétiches pour illustrer un thème tout droit sorti de son imagination fait œuvre. Attention, les mauvais résultats de l'économie capitaliste pourraient changer la donne : adieu secteur tertiaire, adieu services, salut les artistes, tout le monde à la pelle et à la pioche, une expression de mon père, nous serons peut-être bientôt contraints à un retour brutal au sens littéral de *travail*, « torture » en latin, et il y en a pour qui cet événement sera plus douloureux que pour les autres (ne vous y méprenez pas, si j'ai fait du latin au collège, c'est que ma mère n'y tenait pas particulièrement). En attendant ce jour prochain, âpre et laborieux, je dois vérifier mes informations quant à cette exposition, il paraît qu'un vagin de carton-pâte de trois mètres de haut est ouvert à la visite, on peut y entrer et en sortir comme d'une pièce dans un appartement. Je ne me souviens pas du nom de l'artiste. C'est dans la philosophie de l'établissement de faire appel à des plasticiens pour rendre les idées plastiques justement, nous avons l'habitude de ce type de réalisations agressives, ce qui est agressif est contemporain, or le directeur du Centre tient à se montrer le contemporain de ses contemporains. Moi aussi ! Moi aussi, je veux être la contemporaine de mes contemporains.

J'allais oublier la Boutique. C'est son nom, la majuscule suffit. Organe vital du Centre, cœur battant des activités, à la Boutique, on trouve tout en miniature. Les visiteurs aiment bien acheter, sinon ils ont l'impression néfaste de n'avoir rien fait de leur journée. S'il y avait des choses à acheter dans les églises, elles seraient plus fréquentées. J'ai donc le plaisir de vous annoncer que vous pourrez d'ici au prochain week-end repartir avec un vagin en pâte polymère ou en plastique au bout d'un porte-clés.

– Bonjour! me lance quelqu'un qui fait le pied de grue devant les portes de l'ascenseur.

– Ah, tiens salut, ça va? Tu n'aurais pas vu Brizé? j'attaque.

Non, je ne connais pas particulièrement la fille que je viens de saluer, mais je le rappelle, je suis attachée de presse. Une attachée de presse doit pouvoir aborder et fêter qui elle veut, ça fait partie du job.

– Il faut que je lui mette la main dessus, et le plus vite possible, ou alors je risque de voir débarquer le boss... je blague.

Ici le boss ne fait pas peur, il appartient comme nous aux classes moyennes, rien à voir avec ce qu'on sait du privé. Je grimpe dans un ascenseur tubulaire de verre fumé très classe et je m'élève avec la sensation euphorique mais éphémère de baigner dans un verre de scotch à travers les parois duquel la réalité prend des tonalités et un parfum délicieusement ambrés (dans les établissements publics comme le nôtre, on mise tout sur le design, rien sur les salaires). À l'étage je remonte le plateau, direction mon bureau, des baies vitrées donnent sur l'extérieur, tout en bas du parallélogramme

quelques ares de gazon anglais avec un bassin. Le ciel se reflète dedans et on peut voir les nuages courir sur l'eau. Mes collègues trouvent ça joli, moi, ça me donne le vertige : si l'eau et le ciel se confondent, c'est le début de la fin.

J'arrive à la porte de mon bureau. Ou plutôt de *notre* bureau. Notre bureau à Claire et à moi. Claire, ma compagne. Ma conjointe, ma partenaire. Comment appelle-t-on la personne qui partage notre vie jour après jour, des années parfois, et dont seule une rupture de contrat peut nous séparer ? Claire, ma femme, m'attend dans une robe, imprimé grosses fleurs aux couleurs vives, dans l'air une empreinte de rosée d'été. Non. Je retrouve ma collègue, toute de noire vêtue. Pas besoin de m'en assurer, je ne connais pas une pièce de couleur dans sa garde-robe. Cheveux noirs également, une raie blanche à la racine laisse deviner la teinture. Elle ne semble pas très disposée à me dire bonjour, ce matin pas plus que les autres. Notre bureau a été le dernier bureau fumeurs de l'étage. Il nous a été attribué pendant la période de sensibilisation à ce problème de santé publique qu'est la tabagie. La politique du Centre fut, dans un premier temps, dissuasif, d'attribuer des locaux aux fumeurs et de les isoler des non-fumeurs. Voilà pourquoi Claire et moi nous avons sans autre point commun emménagé dans le même bureau. Pour pouvoir fumer : elle, me parlant de sa mère Alzheimer et de son mari cancéreux. Fume, fume. Moi, de mon divorce en cours, fume, ou de ma propre mère, fume, fume, ou encore de ma fille qui, lui expliquai-je, ressemblait beaucoup à ma mère. Enfin bref, pour parler de nos problèmes en fumant. Et puis bien sûr, la loi a été approuvée par toutes les Assemblées, ainsi

que promulguée, et même appliquée! Ce n'est pas obligé pourtant, il y a des quantités de lois qui ne le sont jamais. Claire et moi avons dû cesser de fumer. Nos problèmes n'ont pas disparu pour autant. Claire s'est encore un peu plus renfermée sur elle-même, elle salue à peine les autres sur le plateau, entre direct dans le bureau, décroche le téléphone et disparaît derrière son écran lorsque quelqu'un s'adresse à elle, ce qui arrive peu souvent. En général on la laisse téléphoner tranquille.

– Non, maman, ce n'est pas Élise. C'est Claire, maman. Tu voulais me dire quelque chose... Non, je suis désolée, maman, si tu voulais parler à Élise, il fallait composer son numéro de téléphone. Je sais, maman, je sais, tu ne voulais pas d'enfants.

Les mères, pas une pour tenir la route. Je mets la clim. Non qu'il fasse chaud, on aborde l'automne, mais la pièce n'a pas été refaite depuis que nous avons arrêté de fumer. L'odeur reste la même, ancienne et définitive. Grise et morbide. Cendrée. L'air n'a jamais été renouvelé, et pour cause, les fenêtres sont bloquées dans les étages. Sans doute pour que nous ne puissions pas, ainsi privées de tabac, nous jeter dans le vide. Seule nouveauté en matière de déco, au mur Claire a épinglé la reproduction d'un tableau qui de loin laisse imaginer une île exotique au soleil couchant mais qui demande à être regardée de plus près. Une barque est sur le point d'accoster, deux hommes sont à bord, debout, le premier rame, l'autre regarde droit devant lui, la tête couverte d'un drap blanc, comme d'un linceul. Sur l'île et pour toute végétation quelques cyprès, dans la roche, des trous noirs et

vides. J'ai retrouvé l'original de la reproduction que je n'avais d'abord pas reconnue, je suis nulle en peinture. Le tableau faisait partie des œuvres présentées au Grand Palais où ma sœur a un temps été embauchée comme préposée à l'accueil sécurité, suite à un stage offert par l'Agence nationale pour l'emploi. Une grande exposition thématique sur le thème de la mélancolie, ou du mal de vivre, qui a connu un énorme succès : tout le monde s'est identifié. Ah, le tableau lui-même s'intitule *L'Île des morts*, les trous dans la roche sont des tombeaux. Je le vérifie dans mon agenda similibric : oui, c'est bien ça, j'ai rendez-vous avec ma sœur Julia. Pour déjeuner. Oups ! je viens de dire un gros mot, ma sœur ne mange rien, elle est anorexique. Elle veut, je me rappelle, me passer un livre qu'elle a adoré : *Arrêter de fumer en 5 jours*.

Combiné sur l'oreille, Claire m'interpelle de l'index, suspend son geste, m'épingle du regard de peur que je lui échappe : elle a quelque chose à me dire ; puis d'une seconde sur l'autre le regard plonge, l'index retombe, elle est de nouveau toute à sa conversation. Tant pis, je me débarrasse de mes affaires sur mon bureau et j'allume mon écran. Mon job, on peut dire que c'est *le job*. *Le job*, c'est un endroit où se rendre tous les matins, avec une cafetière qui ronronne, quand elle n'est pas malade, un ordinateur, une boîte à lettres où relever son courrier, et un téléphone. *Le job*, c'est une cantine qui ouvre à onze heures trente pour les malheureux lève-tôt des services techniques et qui ferme à quinze heures pour les lève-tard, moi, enfin nous, les heureux privilégiés du service presse et médias. Comment obtient-on ce genre de job ? Dans une école, mais pas n'importe laquelle. Une fois le bac

obtenu s'était posée la question de mon avenir, mon dossier avait été accepté en hypokhâgne, j'aurais pu faire de vraies études qui m'auraient menée à des concours et par-delà les concours à un vrai métier, des responsabilités intéressantes pour quelqu'un de doté d'une bonne culture générale et en prise sur le monde. Il y avait une alternative. J'ai choisi l'école des attachées de presse, établissement d'une ville de province, ouvert à toutes celles qui avaient eu leur bac de justesse, ne savaient pas vraiment quoi faire et dont les parents surtout avaient les moyens. Une école privée où les parents doivent cracher au bassinet. Une école dont le directeur a le teint couperosé et les artères bouchées à force de bâfrer et picoler à la santé de ses élèves, et des parents de ses élèves. J'ai choisi l'école des attachées de presse pour faire payer mon père. Il ne s'était pas occupé de moi durant toutes ces années, eh bien, d'une manière ou d'une autre il fallait qu'il casque. C'est Lucchesi-Pulli, mon ancienne psy, qui me l'a expliqué. Tout en laissant penser que c'est moi qui avais trouvé. Un procédé assez gratifiant. Je devais en avoir pour mon argent sinon, qui sait, je ne serais peut-être pas revenue.

Ma femme raccroche, on va pouvoir commencer à bosser.

– J'avais quelque chose à te dire mais quoi? s'interroge Claire.

Derrière la vitre pare-fumée, de l'autre côté du parloir, mes collègues, Marilyn, Sabrina et Bertille. Non, Bertille n'est pas encore là. Bertille, oui, je sais le prénom est improbable, parvient à réaliser ce tour de force qui consiste à arriver au boulot plus tard que moi. Ah, Marilyn a quelque chose à me dire, elle articule de loin et à mon intention un message

muet. Je lui réponds en langage des gestes : JE NE COMPRENDS PAS CE QUE TU VEUX ME DIRE. À nous cinq, Marilyn, Sabrina, Bertille et moi, attention à ne pas oublier Claire, la boute-en-train !, nous formons l'équipe de relations publiques la plus incisive de la ville. Bon, imaginez cinq filles dans le vent, habillées audacieusement, bourrées d'idées et imbattables en matière de transmission d'informations. Cinq professionnelles qui maîtrisent parfaitement la situation : émetteur, message, récepteur et destinataire. Cinq bêtes de com pour lesquelles la communication est un système complexe où interviennent à la fois des processus cognitifs, affectifs et inconscients. Puis renversez la proposition : vous aurez une bonne image de ce que nous sommes. Cinq bonnes femmes fringuées comme l'as de pique, coiffées idem, qui ne font pas la différence entre récepteur et destinataire (pas grave), qui oublie parfois le message (plus embêtant), incapables de s'adresser à qui que ce soit avec la moindre spontanéité, et trop complexées pour avoir recours à ces médias encore trop récents d'un point de vue technologique que sont le numérique et ses suppôts Internet ou le courriel. Ah, est-il utile de le préciser, aucune d'entre nous ne parle couramment anglais, mais est-ce vraiment nécessaire ? Nous ne voulons pas entrer dans un pôle de compétence, non plus. Fi des communications alcoolisées, euh, *alocalisées*, pardon !

– Un type a appelé, un Anglais ou un Américain, un accent impossible, j'ai préféré raccrocher en prétextant une erreur, il va sûrement tenter de nous recontacter, si tu pouvais t'en occuper... marmotte Claire derrière le rideau noir de

ses cheveux (*marmotter*, si, le verbe existe, il a été créé pour Claire).

– D'accord, je la rassure.

Grâce soit rendue à Dieu, les fonds publics existent, sans eux nous serions comme ma sœur, au chômage. Ah, on me dit que ça ne se fait pas de remercier Dieu et les fonds publics dans la même phrase.

Dans ma boîte aux lettres numérique, je trouve un nombre incalculable de messages, soixante-quatre exactement (retour de week-end), et tous à mon adresse personnelle. Des hommes, des Anglo-Saxons, justement, oui, des Américains s'intéressent de près à moi et font tous les jours de nouvelles tentatives d'approche. Gerald.Masset! Gerald Masset? Non, le nom ne me dit rien. Gerald Masset que je ne connais pas me dit: «You feel old? Facing a love making problem. We solve it in few minutes.» Ce que, après avoir bossé sur mon Harrap's de poche, je suis en mesure de vous traduire par: «Vous vous sentez vieux ou vieille et vous ne faites plus trop l'amour, nous avons la réponse à votre problème.» La réponse? Un joli diagramme jouant sur les trois couleurs primaires frappe l'œil et offre à la vente du citrate de sildénafil indiqué pour l'impuissance sexuelle, une sorte de viagra, j'imagine (quelqu'un touche là visiblement sa bille en matière de communication graphique et numérique). «Tu Veux Ne Plus Fumer Viens à ma Pharmacie», m'enjoint Ed Velasquez (merci Ed, je vois quelqu'un ce soir à ce sujet justement, un spécialiste), Benny Richmond me propose d'acheter des montres de marque et sans risque (trop tard, Benny, je suis déjà à la

bourre), une association internationale me somme d'aller voir ce qui se passe au Tibet et Donny Walters m'envoie des photos de Paris Hilton nue. «Your wife need attention», m'avertit Aldin Bishop.

– Ah, au fait... m'interrompt Claire après avoir reposé le combiné et coupé le cordon téléphonique qui la reliait à sa mère.

J'attends, sourcils relevés... rien ne vient.

– Je ne sais plus, soupire-t-elle, ennuyée. Bah, ce n'était pas très important, je crois, laisse tomber.

Un instant je suis sur le point de la relancer et puis finalement je fais comme elle dit, je laisse tomber.

– LE PATRON TE CHERCHE, article Marilyn (sans doute ce que voulait m'annoncer Claire), de l'autre côté du parloir les mains en porte-voix.

Un instrument dont elle a volontiers l'usage. Marilyn élève seule ses deux enfants, deux adolescents dans toute l'acception du terme : ils ne veulent plus aller à l'école et préfèrent de loin fumer des joints, jouer de la guitare ou même ne rien faire. Le père n'a pas les moyens de l'aider, il a quitté le domicile familial, habite la plupart du temps dans un foyer pour travailleurs, l'autre partie du temps est en cure de désintoxication dans un hôpital ou un autre. Jusqu'à présent aucun n'est arrivé à le guérir. La dépression est une île, difficile de revenir au rivage. Surtout à embarquer sur une mer d'alcool déchaînée. Pour le porte-voix, ses enfants ont trouvé la parade, ils vident leurs armoires et leurs commodes, les vêtements partout servent d'isolant sonore.

– Machin veut te voir, renchérit Sabrina en passant la tête dans l’entrebâillement de la porte et après m’avoir envoyé un baiser de ses lèvres rouges.

Qu’on parle de Machin ou du Boss, c’est toujours du directeur du Centre qu’il s’agit.

Pas dur de repérer Marilyn, elle porte des décolletés vertigineux, de grosses boucles d’oreilles et un foulard en bandeau, Sabrina, elle, se localise à son rouge à lèvres. Rouge. Et c’est tout. Le reste ne demande pas plus ample description, il ne se passerait rien. Le rouge, pense-t-elle, la dédouane de tout effort supplémentaire, il témoigne à lui seul de sa présence parmi nous. Au bureau, il signe son professionnalisme, à la maison, il témoigne de sa résistance aux événements : Sabrina vit avec un bipolaire, elle a appris le terme récemment, mais elle l’avait observé, son mari n’est pas le même d’un jour à l’autre. Un jour en haut, un jour en bas.

– C’est vrai cette histoire, le boss veut me voir ? je demande à Marilyn après m’être propulsée de l’autre côté de la vitre du parloir. Qu’est-ce qui se passe ?

– Ici il se passe toujours quelque chose, fredonne Marilyn en rajustant une de ses boucles d’oreilles, inspiration Chanel.

« Ici il se passe toujours quelque chose », la phrase préférée de Marilyn. Quand je dis une phrase, c’est plutôt une antiphrase. « Ici il se passe toujours quelque chose » veut dire l’exact contraire. Car à moins que par *quelque chose* on n’entende la présence d’endives braisées au menu de la cantine, ou une animation brésilienne autour de la machine à café du hall des expositions, il ne se passe en vérité jamais rien. On pourrait même en faire la devise de notre service et l’inscrire alors en

lettres capitales à la porte de notre espace paysager : ICI IL NE SE PASSE JAMAIS RIEN. Alors s'il ne se passe rien, pourquoi le boss veut-il me voir ? Pas besoin de chercher l'explication plus loin, cette fois le boss déboule. *Déboule* est le mot, parce que le boss est à peu près toujours rond.

– Mélanie, je voulais te voir.

Culturel oblige, ou plutôt bas salaires oblige, nous nous tutoyons tous. Ce qui l'autorise du même coup à planter ses bras sur mon bureau, en faisant porter tout son poids dessus, son visage contre le mien, joue contre joue, regards portés sur l'horizon de mon écran. S'il tourne la tête vers moi, je...

– Mélanie, c'est la tuile.

C'est fait, je respire l'aura alcoolisée qui, armure fidèle, jamais ne le lâche. À la fin de la conversation je serai bourrée. Par imprégnation.

– Mélanie, figure-toi que Brizé nous fait faux bond, elle a pris les voiles pour raisons personnelles, j'ai pensé à toi pour la remplacer sur l'expo le jour J, hors de question que je me tape ce machin sur le cul.

– L'inauguration de l'expo ? Ça va pas !

– Mélanie, ça n'est pas une simple suggestion, c'est un ordre.

– Ah, mais c'est pas possible, c'est que j'ai de la famille (si on ne compte pas ma mère, pas tant que ça, en vérité). Et puis je suis en stage, trois demi-journées dans la semaine (obligatoire dans la fonction publique)...

– T'inquiète, je te ferai un mot d'excuse.

– C'est quoi d'abord ses raisons personnelles à Brizé ?

– Elle a rejoint sa mère dans le coma.

– Brizé est dans le coma ?

– Non, Brizé est auprès de sa mère qui est dans le coma.

Il y en a qui ont plus de chance que les autres. Pourquoi sa mère à elle et pas ma mère à moi ? D'autant que ma mère, j'en suis sûre, serait heureuse dans le coma, la Belle au bois dormant dans une housse de plastique, sans rien à faire, pas un souffle pour la décoiffer, personne pour venir la contrarier et imprimer la moindre ride d'agacement sur son visage reposé.

– C'est pas une raison, je m'insurge. J'y connais rien, moi, question sexualité je...

Il y a énormément de sujets auxquels je ne connais pas grand-chose et sur lesquels je n'ai pas d'opinion, en vrac : la bonne foi des parties en présence dans le conflit israélo-palestinien, les intentions réellement pacifiques ou vraiment belliqueuses du président iranien, l'état de la dette et la disposition de l'État à la rembourser, ou seulement l'intérêt du gazon en matière de décoration intérieure... Mais s'il y a un sujet un seul sur lequel j'aurais vraiment aimé ne pas avoir à m'exprimer, c'est bien la sexualité. Car s'il est une chose dont je suis sûre, c'est que sexuellement... Une alerte e-mail nous interrompt. Un message vient de tomber. Brandi Alber m'écrit : « J' Ai un Enorme Gulliver Dans Mon Pantalon ! » Le boss plonge son regard dans le mien, hausse les épaules :

– Tu disais ?

*Messa dita est.* Même pas besoin du Harrap's. La messe est dite.

Je devrais apprendre à tourner sept fois ma langue dans la bouche : il suffit que je dise qu'IL NE SE PASSE JAMAIS RIEN

Réalisation : PAO Éditions du Seuil  
Achevé d'imprimer par CPI Firmin-Didot  
au Mesnil-sur-l'Estrée  
Dépôt légal : avril 2010. N° 702  
N° d'imprimeur : (00000)  
Imprimé en France

